

VOYAGES AGRONOMIQUES.



Ainsi que nous l'annoncions dans notre dernier numéro, nous nous sommes transpor-

té dans la division du Golfe, où nous avons pu étudier une culture basée sur des circonstances toutes spéciales et entraînant avec elles un système tout différent de celui qui est adopté dans nos comtés plus favorisés par des voies de communications faciles et un capital considérable. Nous avons prolongé notre excursion jusqu'à Pictou, afin de pouvoir juger par nous-mêmes de la production des provinces inférieures, auxquelles il est fortement question, dans les cercles politiques, de nous unir, non-seulement par les liens d'une voie ferrée, mais encore par une confédération de toutes les provinces de l'Amérique Britannique du Nord. Ce que nous avons pu voir du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse ne nous donne pas une opinion très-favorable de leur prospérité agricole, manufacturière, ou commerciale. Ces provinces semblent manquer d'initiative, de débouchés, surtout de capital, qui peut seul leur ouvrir des voies de communication, sans lesquelles les provinces inférieures ne peuvent jamais rivaliser avec nous en produits agricoles ou manufacturiers. Le St. Laurent, il ne faut pas l'ignorer, est pour nous une source immense de richesse, c'est une grande voie de colonisation, qui va à 600 lieues dans l'ouest chercher nos produits, pour les écouler, au plus bas prix possible de transport, jusqu'à nos ports de mer, où nos facilités de communications transatlantiques nous permettent de vendre nos produits aux prix des marchés les plus avantageux de l'Europe. Sur tout le parcours de notre grand fleuve s'étend quelques fois à perte de vue la vallée du St. Laurent, dont les riches alluvions indemnisent largement le cultivateur intelligent des façons données au sol. Aussi la forêt recule-t-elle tous les jours devant les flots d'une population toujours croissante, et dont les bras en se multipliant, ouvrent de nouveaux champs toujours plus étendus à la production et au commerce.

Dans les provinces inférieures, le sol moins fertile, exige une culture plus soignée, d'autant plus difficile que les produits, faute de débouchés, n'indemnisent pas aussi largement le cultivateur. Le gouvernement ayant moins de ressources pour ouvrir de nouvelles routes à la colonisation, les défrichements semblent s'étendre par lisières étroites sans oser pénétrer dans l'intérieur. Les bois de construction sont peu estimés, et dans quelques régions le feu a détruit complètement les forêts séculaires, dont l'exploitation eût pu indemniser le colon de ses travaux de mise en valeur du terrain. Le bétail est peu nombreux mais assez bien conformé. Les villes et les villages sont bâtis exclusivement en bois et nous faisaient l'impression que la plupart des propriétaires n'étaient là qu'en passant et ne s'étaient bâti un pied de terre que temporairement. Les édifices publics

offrent la même particularité, qui est loin de donner de la valeur aux localités. En un mot, la fortune des provinces inférieures ne paraît pas appuyée sur des bases durables ni s'élever à un chiffre considérable.

LA BAIE DES CHALEURS.

De retour des provinces inférieures, nous nous sommes arrêté à Paspébiac, dans le comté de Bonaventure, et nous avons fait tout le littoral de la Baie des Chaleurs jusqu'à Ristigouche. A New Carlisle, notre ami, le Dr. Robitaille, le Représentant du comté, fut pour nous un guide précieux, et nous pûmes avec son aide nous rendre compte des conditions agricoles de cette partie du pays. Ici, comme sur tout le littoral de la péninsule de Gaspé, au reste, l'exploitation des pêcheries joue un rôle important dans la production et se mêle considérablement à l'exploitation du sol. De fait, tous les pêcheurs sont quelque peu cultivateurs directement ou indirectement, et tous les cultivateurs sont également un peu pêcheurs. Dans ces circonstances, il est difficile que la culture du sol ne souffre pas un peu au profit de la pêche, plutôt que la pêche au profit de la culture pour deux raisons d'une grande valeur. La première, parce que la pêche offre un débouché certain et de gros gages; ensuite parce que les produits du sol n'ont point de marché, deux ou trois maisons importantes de pêcheries monopolisant le commerce de toute la côte, à notre avis, au préjudice de la prospérité générale.

Nous nous expliquons. Dans toute la Gaspésie, la difficulté des communications avec les grands centres commerciaux rend pour ainsi dire impossible la conversion des produits en argent, et tout le commerce se fait par trafic, sans que jamais une valeur monnayée quelconque soit échangée contre les produits. A cela, il y a déjà une objection qui se trouve dans la difficulté d'apprécier la valeur de l'échange. Ainsi, s'il s'agit de trafiquer un quintal de morue contre de l'indienne, le marchand sait qu'elle est la valeur de la morue et ce que vaut l'indienne, mais le malheureux pêcheur ignore complètement quelle peut être la valeur de l'indienne; il est isolé des villes, sans communications, et il paiera une indienne de quinze sous trente sous, si le marchand la porte à ce prix-là. Mais il y a pis que cela en ce que ces deux ou trois maisons monopolisent non-seulement l'achat de la morue, mais la vente de toutes les denrées dont les pêcheurs ont besoin. Ils exploitent doublement la population, d'abord, en achetant la morue au plus bas prix possible, ensuite en ne la payant qu'en marchandises sur lesquelles ils réalisent des profits énormes. Le surplus des produits agricoles est également échangé dans les mêmes conditions. On comprend que dans ces circonstances, la culture du sol ne soit pas aussi avancée qu'elle pourrait l'être. Toutefois, nous devons dire que nous avons visité des fermes fort bien tenues et dignes sous tous les rapports d'une mention spéciale. Mr. Victor Ténier de Hopetown et Mr. Lebel, le Régistrateur du comté, semblent lutter de zèle pour prouver par les résultats qu'ils obtiennent que le sol et le climat de la Gaspésie sont susceptibles de don-